

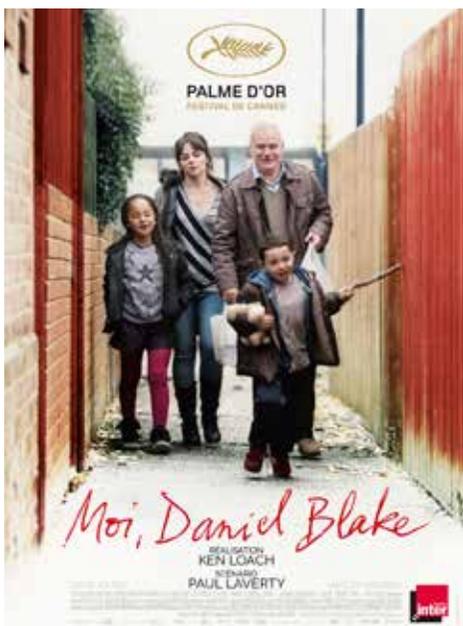
Moi, Daniel Blake

—
un film de Ken Loach



Moi, Daniel Blake

Un film de Ken Loach



Dossier conçu par le site
Zérodeconduite.net.

Rédacteur en chef : Vital Philippot

Rédacteurs du dossier : Philippe Leclercq
(Ciné-analyse), Aurélie Duchaussoy
(Activités Anglais), Frédérique Houseaux
(Activités SES, EMC)

Pour tout renseignement :
info@zerodeconduite.net
01 40 34 92 08
<http://www.zerodeconduite.net>

Sommaire

- p. 03** | Introduction
- p. 04** | Fiche technique du film
- p. 05** | Dans les programmes
- p. 06** | Ciné-analyse
- p. 10** | Activités pédagogiques
 - p. 10** | Anglais
 - p. 26** | SES
 - p. 34** | EMC
- p. 37** | Pour aller plus loin

p. 38 | Corrigé des activités

NB : le **corrigé des activités** est réservé aux membres du Club Zérodeconduite. Inscription libre et gratuite, désinscription rapide : <http://www.zerodeconduite.net/club>



A travers le parcours de Daniel, obligé de chercher des « boulots inexistantes » pour éviter qu'on ne lui retire ses allocations, Ken Loach et son scénariste Paul Laverty dénoncent l'inhumanité d'un système d'État-Providence qui n'en a plus que le nom, et semble nous ramener aux heures les plus noires de l'époque victorienne et des *workhouses*, plus soucieuses de punir les pauvres que de les secourir. Avec ce nouveau long-métrage (annoncé comme son dernier), et qui a valu au cinéaste sa deuxième Palme d'Or après celle remportée en 2006 pour *Le Vent se lève* (*The Wind the Shakes the Barley*), Ken Loach reste fidèle à ses thématiques et à une esthétique forgée dès les années soixante et ses premiers films tournés pour la BBC (*Kes*, *Poor Cow*, *Family Life*). Le film est conçu comme un cri de colère contre la destruction systématique, par les gouvernements de droite comme de gauche, des acquis sociaux de l'après-guerre, auxquels Loach avait rendu hommage dans son documentaire *L'Es-*

prit de 45 (*The Spirit of '45*) en 2016. Mais il est également une déclaration d'amour à la classe ouvrière anglaise et à ses personnages simples et pleins d'humanité, qui font tout le sel du cinéma de Ken Loach.

Entrant fortement en résonance avec l'actualité récente de part et d'autre du Channel (du « Brexit » anglais aux débats sur la « Loi Travail » en France), *Moi, Daniel Blake* ne manquera pas d'émouvoir et d'interpeller les élèves. C'est un excellent support de travail au Lycée pour les enseignants d'Anglais (de la Seconde à la Terminale) et de Sciences économiques et sociales (il permet de faire comprendre aux élèves de Première et de Terminale ce que signifie au quotidien l'épreuve du chômage, et d'illustrer certains mécanismes du contrôle social), mais aussi dans le cadre de l'Enseignement moral et civique (« Égalité et discrimination » en Seconde, « Exercer sa citoyenneté dans la République Française et dans l'Union européenne » en Première).



Fiche technique

MOI, DANIEL BLAKE

Titre original : *I, Daniel Blake*

Un film de : Ken Loach

Avec : Dave Johns, Hayley Squires...

Année : 2016

Langue : Anglais

Pays : Angleterre

Durée : 99 minutes

Distributeur France : Le Pacte

Date de sortie en France : 26 octobre 2016

Synopsis

Pour la première fois de sa vie, Daniel Blake, un menuisier anglais de 59 ans, est contraint de faire appel à l'aide sociale à la suite de problèmes cardiaques.

Mais bien que son médecin lui ait interdit de travailler, il se voit signifier l'obligation d'une recherche d'emploi sous peine de sanction. Au cours de ses rendez-vous réguliers au « job center », Daniel va croiser la route de Katie, mère célibataire de deux enfants qui a été contrainte d'accepter un logement à 450km de sa ville natale pour ne pas être placée en foyer d'accueil.

Pris tous deux dans les filets des aberrations administratives de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, Daniel et Katie vont tenter de s'entraider...

Enseignement	Niveau	Dans les programmes
● Anglais	2 ^{de}	Le Vivre Ensemble : la solidarité communautaire face à la crise économique
	Cycle terminal	Mythes et héros : les héros du quotidien Espaces et échanges : la crise économique en Grande-Bretagne
● SES	1 ^{ère}	II. 3.1 Comment le contrôle social s'exerce-t-il ? III. 2.1 Comment l'État-providence contribue-t-il à la cohésion sociale ?
	Terminale	III. 1.2 Comment les pouvoirs publics peuvent-ils contribuer à la justice sociale ? III. 2.2 Quelles politiques pour l'emploi ?
● EMC	2 ^{de}	Égalité et discrimination : - La notion d'égalité avec ses acceptions principales (égalité en droit, égalité des chances, égalité de résultats). - Les inégalités et les discriminations de la vie quotidienne, leur gravité respective au regard des droits des personnes.
	1 ^{ère}	Exercer sa citoyenneté dans la République Française et l'Union européenne : - Questions éthiques majeures posées par l'usage individuel et collectif du numérique. Quelques principes juridiques encadrant cet usage.

Ciné-analyse

Par Philippe Leclercq, professeur de Lettres

Palme d'Or au dernier Festival de Cannes, **Moi, Daniel Blake** est une nouvelle variation autour des thèmes chers à Ken Loach : l'écrasement de l'Homme par un système kafkaïen, la nécessaire solidarité entre opprimés, la dénonciation d'une société devenue insensible à la misère humaine. Comme à son habitude, la mise en scène de Loach se singularise par une grande sobriété, qui laisse les personnages prendre toute la place ; une manière pour lui de rendre à ces hommes et ces femmes la dignité que l'administration s'efforce de leur confisquer.

Une société sans cœur

Aucune image n'est encore apparue à l'écran que le principe dramaturgique de *Moi, Daniel Blake*, le dernier opus de Ken Loach – Palme d'Or au Festival de Cannes 2016 –, est déjà posé. Soit, le générique sur fond noir. Off : un menuisier de 59 ans, arrêté par son médecin pour des problèmes cardiaques, répond à une enquête de santé destinée à valider son degré d'invalidité, et ainsi lui permettre (ou non) de percevoir une allocation de l'État. À écran aveugle, dialogue de sourds. L'enquêteuse doit remplir

Le cœur, le courage, la survie dans une société déshumanisée, comptable et suspicieuse, sont au centre des préoccupations de Ken Loach.

son formulaire, et multiplie les questions absurdes, inadaptées au cas de celui qui, partagé entre agacement et incrédulité, finit par s'exclamer : « On s'éloigne de mon cœur ! »

Cette phrase, littéralement sortie du cœur et située en exergue du film, a valeur de programme de mise en scène. L'auteur de *Kes* (1969), habitué depuis près de 50 ans à prendre le pouls de la société britannique, a choisi d'ausculter son système de protection sociale. Et de

faire démonstration de ce que le Département des Affaires Sociales est devenu

sous le gouvernement conservateur au pouvoir depuis 2010 : un outil à traquer le fraudeur. Un froid système vidé de sa substance (celle de guider, aider, renseigner) et aujourd'hui tourné vers la sanction et la culpabilisation selon l'idée victorienne que le pauvre, responsable de sa misère, doit être puni et (ré)éduqué.

La cinématographie de Ken Loach est simple et efficace. Sa force dramatique tient dans une structure manichéenne qui fait pamphlet, et qui oppose les cœurs meurtris, broyés par la machine libérale aux « sans-cœur », rouages conscients ou non, de cette entreprise sournoise de privatisation des services sociaux et de destruction de l'humain. Le cœur, le courage, la survie dans une société déshumanisée, comptable et suspicieuse, sont donc au centre des préoccupations de *Moi, Daniel Blake*.

Face-à-face hostiles

La ligne narrative du film est aussi claire



que le parcours du personnage éponyme est sinueux et encombré d'obstacles. Averti par courrier qu'il n'est pas assez malade pour percevoir l'aide dûment attendue, Daniel doit se lancer dans une recherche d'emploi, contre l'avis de son médecin et à raison de 35 heures par semaine. 35 heures de recherche qu'il doit impérativement justifier, faute de quoi il sera privé cette fois de ses allocations-chômage.

Pour ce quasi soixantenaire refusé des services de santé, débute alors, et en parallèle de sa quête de travail *in situ*, le long calvaire des services administratifs, des attentes nombreuses (en agence, au téléphone), des rendez-vous de contrôle, des stages de formation (savoir écrire un CV) aux éléments de langage prétentieux et

Les logiciels informatiques sont ici aussi têtus que le personnel.

grotesques. Dans ce cauchemar orwellien où l'être n'est plus qu'une matière à atomiser (un dossier à gérer, un numéro à sanctionner), Daniel se sent vite démuné, perdu, humilié. Les face-à-face entre lui et une administration ouvertement hostile se succèdent comme autant de situations d'incompréhension. Les visages qu'il croise sont sévères, dédaigneux, impatientés par cet homme qui n'a pas appris à se servir d'un ordinateur, et

qui est incapable de remplir seul ses formulaires d'inscription sur internet. Les logiciels informatiques sont alors ici aussi têtus que le personnel.

Loach filme les intérieurs des agences souvent en plans larges, comme des espaces anonymes, privés d'affects, où la seule humanité qui ne les a pas désertés est



celle en détresse des demandeurs d'emploi. Quelques images s'approchent-elles parfois des visages pour capter le désarroi des uns, le mépris des autres selon un axe champs-contrechamps qui les oppose en permanence. Dans ce lieu emblématique de cohésion sociale, la rencontre n'a jamais lieu. Le lien est rompu, la volonté des êtres durement éprouvée, le moral sapé. Or, quand une employée, émue par la maladie de Daniel, entreprend de lui venir (discrètement) en aide, elle est aussitôt rappelée à l'ordre par sa hiérarchie.

Choix moral du cadrage

Comme toujours chez Loach, le scénario (écrit par Paul Laverty, son vieux complice depuis *Carla's Song* en 1996) est édifiant. Une à une, les scènes brossent un solide portrait – le héros loachien est un être représentatif de sa classe, chaleureux et courageux, pris au piège d'un système oppressif ou d'un conflit social et/ou sentimental (*My Name is Joe*, 1998 ; *Looking for*



Avec une grande économie de moyens, Ken Loach filme la dignité dont il fait l'éloge ; son esthétique ne fait jamais écran à celui qui en occupe le centre.

Eric, 2009). Doté d'une profonde humanité, il trouve en lui, et en la solidarité de son propre milieu, les ressorts nécessaires pour affronter les difficultés de la vie (*Riff Raff*, 1991 ; *Raining Stones*, 1993 ; *Ladybird*, 1994). Un ami, un voisin (ici, China, le jeune revendeur de chaussures de sport), apparaît souvent comme un repère face au désespoir ; et l'humour, ciment de la complicité, façonne toujours leurs relations. L'homme est au centre du dispositif réaliste de Loach, qui ne fait jamais de celui-là un prétexte à son désir de dénoncer les injustices. Certes dépositaire de sa colère et de son empathie, son héros existe pour ce

qu'il est : un être de chair et de sang, doué d'une présence au monde qu'il incarne et qu'il traverse en conscience. Car, quoi qu'il fasse, le héros loachien est un homme debout, toujours en circulation, occupé à quelque geste ou lancé dans un mouvement qui le porte et le maintient. La mise en scène semble souvent s'effacer derrière lui. Or, il n'en est rien. Celle-ci se caractérise par une grande sobriété (éclairage limité, absence de musique), un soin extrême (cadrages rigoureux, positionnement discret de la caméra), une retenue manifeste qui est une méthode de travail. Cinéaste honnête, Loach cultive l'art de la

modestie, à hauteur des humbles qu'il met en scène, trouvant ainsi le moyen d'une heureuse adéquation entre fond et forme.

Il se tient toujours à bonne distance morale de son sujet (pas de gros plans indiscrets) et évite la dramatisation suspecte (pas de mouvements obscènes d'appareil). Fuyant le pathos (sauf quelques scènes touchant à Katie dans notre film), il fait du cadre de sa mise en scène un espace de circu-

lation d'une humanité prise en charge par des acteurs émouvants, toujours impeccablement choisis et porteurs d'un sens aigu de la comédie et du drame mélangés (l'acteur, ici Dave Johns, venu du théâtre et du *stand-up*, est un pilier du cinéma de Loach). Avec une grande économie de moyens donc, Loach filme la dignité dont il fait l'éloge ; son esthétique (ce qui est montré et la manière de le montrer) ne fait jamais écran à celui qui en occupe le centre.

Vaine lutte

La rencontre entre Daniel et Katie, mère célibataire vivant avec ses deux enfants (Dylan, 7 ans, et Daisy, 10 ans), a lieu dans



les locaux d'un *Job Center*, où celle-ci est menacée d'une interruption de ses indemnités-chômage pour cause de retard à un rendez-vous avec sa « conseillère ». L'intrigue kafkaïenne, jusqu'alors construite autour de Daniel, prend un tour plus mélodramatique, proche de la radicalité des débuts du cinéaste (*Cathy Come Home*, 1966 ; *Family Life*, 1972 ; *Ladybird*, 1994, où les services sociaux ou médicaux ne protègent plus). Daniel, la victime, devient par la force des choses, soutien de cette petite famille londonienne qu'il adopte et qu'il aide à s'installer dans son nouveau logement social de Newcastle (soit à 450 kilomètres de son précédent domicile !). Son rôle s'inverse partiellement : l'homme, en demande d'aide, se

L'homme est parfois impuissant, nous dit Loach, face à un modèle social, érigé en dogme et organisé pour sa défaite.

met alors à faire don de son expérience. Son action le détourne de lui-même et le polarise à nouveau. L'homme, déprécié par les services de l'Emploi, retrouve une fonction, un sens à sa vie. Il devient comme un père pour Dylan, l'enfant intranquille ; il reprend symboliquement « du métier » et se fait bientôt constructeur (le mobile de poissons en bois, les étagères pour les livres de Katie). Mais l'homme est parfois impuissant, nous dit Loach, face à un modèle social, érigé en dogme et organisé pour sa défaite. Il enrage seul contre cet ennemi collectif qui lui échappe, et s'épuise à le combattre. De la politique libérale des *Tories* (de M. David Cameron avant le *Brexit*) au quotidien verrouillé des services sociaux, la société bri-

tannique est une menace pour qui lui prête le flanc ; elle est une brutale machine d'exclusion pour les masses populaires, écartées du cœur des villes (comme la pauvre Cathy) et de celui des hommes qui les gouvernent. Comme Daniel, le pays dans son ensemble est un grand malade du cœur.

De Kafka à Dickens

Daniel, pris entre le marteau et l'enclume, refuse le travail qu'on lui propose, espérant jusqu'au bout une prise en charge des services de santé. Hélas, l'argent vient à manquer : il doit vendre ses propres meubles. Quant à Cathy, faute de travail et d'argent pour se chauffer et se nourrir, elle tente de voler quelques produits dans une épicerie, et finit quasi morte de faim dans une banque alimentaire avant de verser (momentanément) dans la prostitution pour « s'en sortir ».

Sans recourir pour autant à l'âpreté esthétique de ses premières œuvres, Loach n'hésite pas cette fois à rudoyer, sinon à sacrifier ses personnages dans un récit virant au noir dickensien. L'éloge funèbre qui clôt *Moi, Daniel Blake* est un plaidoyer pour l'existence, et un vibrant appel du cœur pour la reconnaissance d'une citoyenneté simple et honnête. Pour la reconnaissance (avec son apposition « Moi, Daniel Blake... ») d'une singularité, d'une identité, d'une humanité au cœur d'une société qui en manque cruellement, et au sein de laquelle vivre s'apparente à un combat contre la mort (sociale).





Activité 1

Talk about the film

I/ Right or Wrong?

1. Daniel Blake has stomach problems.
2. Katie and her children are from London.
3. Daniel Blake is married with children.
4. Katie is a student.
5. Daniel and Katie fall in love.
6. Daniel's young neighbour sells counterfeit sneakers from a Chinese factory because he can't find a real job.
7. Daniel is helpless with IT and new technologies.
8. Daniel is looking for a job as a carpenter.
9. The volunteers at the food bank are horrible.
10. Katie's children are happy in Newcastle.
11. Katie is caught shoplifting and so her downfall begins.
12. Daniel is sent to prison.
13. Daniel Blake finally recovers.
14. He wins his court appeal and gets his invalidity pension back.
15. He was too poor to get a decent funeral.

II/ Sum up and comment on the film

Topic

Révision des subordonnées relatives

This film is about...

A man who...

A woman and her children who ...

A town where ...

A situation which ...

The UK at a time when ...

Setting

The story takes place in...

Is this a common setting in movies? Why? What sort of towns are usually shown on screen? Why, in your opinion? Why has the director chosen this town to shoot his film? What kind of atmosphere is there in this town?

Characters

The main characters are ...

Are there many characters in the story? Why, in your opinion?

Are the main characters treated as heroes / heroines? Why? How are they different?

Film genre

What do you think is the nationality of the director of this film? have you ever seen other British films? How is British film different from Hollywood blockbusters?

French films?

Give examples.



Style

Choose the description that corresponds best to **I, Daniel Blake**:

- a) A film that represents an imaginary world.
- b) A film that represents the world as it really is.
- c) A film that represents the future of the world.

Can you associate each of these definitions with a film genre?

In the list of adjectives below, choose the ones that best describe Ken Loach's style of filming in **I, Daniel Blake**:

EXOTIC	FANCY	HOMELY
MINIMALIST	ACCURATE	SIMPLE
ELABORATE	POMPOUS	BORING
REPETITIVE	THRILLING	

Do you like this kind of filming? Why or why not? Do you think this was the right approach for a topic such as Daniel Blake's story? Why? Could this story work as a blockbuster?

Would you say **I, Daniel Blake** is:

- a) a comedy
- b) a tragedy
- c) a romantic comedy
- d) a thriller?

Justify your choice.



III/ React and give your opinion

A/ Proposition d'activité pour une classe de niveau intermédiaire : travail sur le lexique / interaction et expression orale

Which scene(s) did you like best? Why? How did they make you feel? Why?

In the list below, choose the adjectives that best describe your experience as a viewer:

BORED INTERESTED MOVED EXCITED APPALLED SCARED

SHOCKED OUTRAGED UPSET SAD STIRRED AMUSED

PAIR-WORK: Now interview your partner about the film ; ask him about his general impression, his favorite scenes and how they made him/her feel.

Take notes and report to the class.



B/ Proposition d'activité pour une classe de niveau avancé : compréhension écrite et expression orale

The Critics' points of view:

Here are a few quotes from reviews of the film. In groups, pick one and explain what its author means, and if you agree with him / her. Then report to the class.

Source: www.rottentomatoes.com

«Defiantly old school, it had heart and was undeniably moving, leaving the audience teary-eyed.» Kent Turner, Film-Forward.com

«A spare film, muted in colour - and all the more powerful and urgent for it.» Dave Calhoun, Time Out

«*I, Daniel Blake* is at its best when it's chronicling the impromptu, completely platonic friendship that develops between two people with nothing in common except decency and being in a tough spot.» Mike D'Angelo, AV Club

«*I, Daniel Blake* is a dignified film containing moments of hilarity and genuine heartbreak. It's a movie dripping with social relevance and shines a light on the red tape bureaucracy that cripples those that are in most need of help.» Luke Hearfield, We Got This Covered

«Loach doesn't give a break neither to the poor protagonist or the scared viewer. Everything that he displays expresses truth, anger, indignation and denial from that prestigious and unreal thing called social justice.» Carlos Boyero, El País (Spain)

«Despite its flaws and predictability, it's hard not to be won over by the warmth of its human spirit, as it confronts a subject that sadly remains just as relevant as ever.» Allan Hunter, The List

«This film intervenes in the messy, ugly world of poverty with the secular intention of making us see that it really is happening, and in a prosperous nation, too. *I, Daniel Blake* is a movie with a fierce, simple dignity of its own.» Peter Bradshaw, The Guardian

«While it might not break new ground, there is no denying the potency of the film's empathetic anguish and fury» David Rooney, Hollywood Reporter



Activité 2

Ken Loach, a British realist



Objectifs :

Présenter aux élèves l'œuvre et le style particulier de Ken Loach, figure de proue du cinéma réaliste britannique contemporain

3 groupes, 3 documents de difficulté variable (pédagogie différenciée).

Le professeur peut choisir de ne traiter que l'un des trois documents selon le niveau de ses élèves, d'attribuer aux élèves des documents différents selon leur niveau ou de laisser chaque élève choisir un document parmi les trois proposés. Si vous n'avez le temps que de traiter l'un des trois documents, nous vous recommandons le document 2, court, accessible et très complet puisqu'il combine un extrait du film (activité de paraphrase puis d'analyse de la scène), une présentation succincte de l'œuvre de Ken Loach (relevé d'informations factuelles) et une interview du réalisateur (repérage : intentions et philosophie).

Nous vous proposons ici une mise en œuvre prenant en compte les trois documents.

Beginners : a biography and filmography of Ken Loach
compréhension écrite
<http://www.screenonline.org.uk/people/id/458945/>

Intermediate : a news report : Ken Loach wins the Palme d'Or at the Cannes Film festival
compréhension orale
<https://www.youtube.com/watch?v=mTeGscfMfFo>

Advanced : a video from the Festival de Cannes press conference in May 2016
compréhension orale
Loach talks about his style (heart-breaking simplicity), his research for the film (true stories) and the shocking situation Europe is in (the poor have become poorer because the welfare state is failing them).
<https://www.youtube.com/watch?v=rZPmKY9Gkng>
Les questions posées lors de cette conférence de presse internationale étant d'un intérêt variable, nous vous recommandons de n'exploiter qu'un extrait de la vidéo, de 00:05:50 à 00:13:00.

In groups, choose a document about Ken Loach and examine it carefully. Be ready to present it to the class: explain what sort of document it is and what it tells us about Ken Loach and *I, Daniel Blake*.

Try to fill in some of the missing information in the chart below:

	KEN LOACH'S LIFE AND CAREER	KEN LOACH'S IDEAS AND OPINIONS	HIS REASONS FOR DOING I DANIEL BLAKE
DOC 1			
DOC 2			
DOC 3			



Le travail sera commencé en classe et éventuellement poursuivi à la maison ou au cours suivant.

Mise en commun :

Un ou deux représentants de chaque groupe viennent au tableau (idéalement : sur l'ordinateur de la classe dont l'écran est vidéo-projeté) remplir les cases, aidé tant pour le fond que pour la forme par les membres du groupe-classe. La trace écrite ainsi constituée est prise en notes par les élèves. Ce travail collectif sera rappelé en début de cours suivant (travail de restitution / appropriation en warm up).

En complément d'activité, le professeur pourra attribuer aux élèves (tous, ou seulement les volontaires) une scène célèbre de différents films de Ken Loach à analyser (action, personnages, style filmique) et présenter sous la forme de court exposé (prise de parole en continu de 5 à 10 minutes). Les élèves seront invités à soigner leurs qualités de communication (débit, accent et accentuation, recours limité aux notes, contact visuel...) et à rendre leur intervention interactive (questionnement et maintien de l'intérêt du groupe classe).

Pour éviter d'avoir à acheter de multiples supports DVD et de devoir se les échanger, on attribuera aux élèves des liens précis vers des scènes mises en ligne sur des plate-forme de visionnage comme YouTube ou Dailymotion.





Activité 3

Poverty in film

I/ The mechanisms of poverty in I, Daniel Blake

1. What do the two main characters of *I, Daniel Blake* have in common? where do they meet?
2. Explain what their situations are.
3. Is their situation depicted as unusual / extraordinary or as something commonplace?
4. According to Ken Loach, who is to blame for their misery?
5. How do people cope with it?
6. What is wrong with the British welfare system as portrayed in the film?
7. What do you think Ken Loach is trying to denounce?
8. In his opinion, where is hope to be found?



II/ Classic representations of poverty in film

1. Look at the following pictures and make a list of all the recurring characteristics of poor people as represented in films. Don't hesitate to quote other films involving poor people that you have seen.



Oliver Twist (2005), de Roman Polanski



Suffragette (2015), de Sarah Gavron



Slumdog Millionaire (2008), de Danny Boyle



Snowpiercer (2013), de Bong Joon-Ho



Modern Times (1936), de Charlie Chaplin



City of God (2002), de Fernando Meirelles et Katia Lund



2. Now compare these visual descriptions of poor people to the way Ken Loach represented poverty in *I, Daniel Blake*. Which films do you think have a similar approach to poverty?
3. From just seeing Daniel Blake or Katie, can you tell they are poor in a glance? Which signs tell us that they are not very rich?
4. Why do you think Loach chose to depict «ordinary» poor people rather than people living in extremely dire conditions (homeless or living in slums for example)?
5. What is the effect created on the viewers? How is this ordinary poverty supposed to make them feel?
6. Why is this type of poverty less often depicted in film?
Why do directors and producers prefer to show extreme poverty?

III/ Compréhension écrite :

«4 Problems with the Way the Media Depicts Poor People»

Cet extrait d'un blog féministe américain tente d'expliquer pourquoi la pauvreté est si souvent sous ou mal représentée non seulement dans les œuvres de fiction mais aussi dans les médias américains.

<http://everydayfeminism.com/2013/09/poor-people-in-the-media/>

Vous trouverez le texte reproduit en annexe. Le texte étant un peu long, on pourra diviser la classe en quatre groupes chargés chacun de l'étude de l'un des quatre points développés. La mise en commun invitera les élèves de tous les groupes à tester la véracité des propos et à comparer la situation décrite aux États-Unis à celle des médias français.

Read the title and the source of this text and guess what sort of document it is / what it is about.

Read the introduction. Is the author only interested in the way the poor are depicted? Which other minorities are mentioned? What is the writer's goal in posting this blog article?

Now read ONE of the four paragraphs and try to sum it up. You might use www.wordreference.com or the Word Reference app on your smartphone for help with the vocabulary.

Explain the author's ideas in your own words to the rest of the class. Then discuss it: do you agree with Ms Ridgway? Do you think the same thing could be said about the French media? Ask the rest of the class if they agree with you / the author of the text.





Activité 4

Final task

Nous vous proposons de conclure la séance sur **I, Daniel Blake** par un travail de recherché sur la Palme d'Or, récompense fort convoitée que Ken Loach a obtenue pour la seconde fois en mai 2016. Il ne sera pas inutile de faire réfléchir les élèves au décalage ironique entre le propos du film et le luxe dans lequel il a été plébiscité.

Find out more about the Palme d'Or.

Search the web for information about the Festival de Cannes and its prestigious Palme d'Or: who has won it in the past? How many films received it? How is it attributed?

Visit the official Festival de Cannes webpage and present your findings to the class:

<http://www.festival-cannes.fr/en/about/palmeHistory.html>

<http://www.festival-cannes.fr/en/article/59638.html>

4 Problems with the Way the Media Depicts Poor People

September 19, 2013 by Shannon Ridgway

American media has a history of ignoring the marginalized in our society.

Women, queer folk, people of color, and the elderly are all among the demographic groups that have been left out of our newspapers, magazines, and TV shows, rendering them nearly invisible, or at least inconsequential.

And although that's slowly changing and these groups' presences are becoming more prominent in the media and pop culture at large, due in large part to fierce activism, there's still one group that's often excluded altogether. *And that's America's poor.*

Now you may be thinking "*But wait! I can think of an example! I can think of several!*" And yes. Perhaps you can. But unfortunately, media representation isn't enough; **diverse and accurate media representation is essential.**

And similar to the aforementioned groups, when classism and the plight of the poor are addressed in corporate media, the issues typically assume one of several (*yawn*, boring) roles – and it's possible that you just never even *noticed* before.

And really, that's what media literacy education is about. It's about learning *how* to notice. It's about being open and able enough to *question* what we see. And that's what I want to help you do.

I want to help elucidate the problems so that you can be on the look-out from now on.

1. The Poor As Invisible

For the most part, the poor in America's media are invisible. And why? Because no one wants to see that or hear about it.

We'd much rather watch a show about rich, superficial housewives squabbling over trivial issues, or New Yorkers living in huge apartments that they somehow magically can afford, despite having jobs that pay moderate wages, or no jobs at all.

This escapism – *and that's really what "reality" TV is* – takes us away from the realities of our daily, monotonous lives, and enables us to live temporarily in a world wherein our own problems don't exist. And I get why that's nice.

Don't get me wrong. I enjoy a little escapism myself. That's why I read as much as I do. But we need to infuse a little nonfiction with our fiction in order to keep ourselves grounded.

We need to see that there are people out there who struggle, and who deserve to have attention paid to their struggles.

We need to see this and hear about it, so that we can keep our humanity intact and maintain our ability to have empathy and compassion for others.

When we make an entire community invisible in media, what we're implying is that *they don't exist* – not in any meaningful way.

And that's why under – and misrepresentation is so important.

2. The Poor As Statistics

When we hear about the poor on TV or read about them in the news, typically they're described in the form of hard facts and poverty rates, rather than as human beings.

Take, for example, this excerpt from an article on RT.com: *In 2011, 46.2 million people in the US were living in poverty*

and the nation's official poverty rate was 15 percent, up from 14.3 percent in 2009, according to the US Census Bureau. That figure appears to be the highest number seen in the 52 years for which poverty estimates have been recorded.

Pretty dry, huh?

Now, I know journalists have a job to present the information in the most accurate and factual way possible, but **only including facts and numbers has a dehumanizing effect on the people that make up these statistics.**

Also, these statistics prove that the percentage of people in the real world who live in poverty *does not reflect* what is portrayed on TV: 15% versus less than 1%, respectively.

If we can change these numbers to reflect reality more accurately, and those who are living in poverty can see themselves represented in accurate ways on television or in the news, they can reclaim their collective voices and understand that they matter.

3. The Poor As Poor Due to Their Own Life Choices

When personal stories of the poor are discussed in the media, often they are shown without the social or institutional context to back them up.

For example, **shows or news stories may show people living in rough neighborhoods, using their EBT cards, and barely scraping by, but won't mention the outside factors that have contributed to their situations.** Being the third generation in a family trapped in the poverty cycle, having a history of mental illness, or reeling from a sick family member's medical costs that put them over the edge financially are all very real, concrete issues that affect people and their lives.

And yet we're not talking about it.

Without the social context to understand why the poor live the way they do, we assume that they live that way because they choose to.

Or that even if they didn't, if they just pulled themselves up by their bootstraps, they could find a decent job, get an education, and escape poverty once and for all – as if it's that easy.

This type of thinking is dangerous, and it ignores the external factors that contribute to a person's financial situation.

This myth sells the idea that those who dream and work hard will always achieve – and it comes from a place of racial, economic, and educational privilege.

Those who have the means to “choose” to live successful lives are (usually) the ones who have been given the resources to do so — resources, money, and access to education.

To assume that everyone has equal access to these resources is inaccurate and unrealistic.

4. The Poor As Temporarily “Down on Their Luck”

Since the recent recession, the trend in television has leaned toward showcasing Americans' frugality, with shows like *Extreme Couponing* sending the message that, regardless of the economy or your current financial situation, if you're obsessively diligent about clipping coupons and pinching pennies, you can maintain your middle-class status (*or claw your way back there, as the case may be*).

Take WeTv's show *Downsized* as an example. Its entire premise is that a large, blended, previously upper-class family loses everything during the recession and then has to resort to cleaning houses (*the shame!*) and Dumpster-diving to make ends meet.

America loves shows like these because we see how “people



like us” are also struggling, and we can relate to them.

The problem, however, is that television tends to focus on the working-to-middle class *recently* poor and ignore the poor and homeless altogether.

It’s time for some shows that follow the lives of people living with poverty and homelessness, so that we can see how they live and understand that just pulling themselves up by their bootstraps and pinching pennies isn’t always enough – and that that’s no fault of their own.

By only seeing America’s poor portrayed as invisible, as numbers, as always solely responsible for their own plight – *regardless of what life’s thrown at them* – we diminish their worth as humans.

We reinforce the idea that to be a true American is to be as rich and successful as possible — or at the very least, to be middle-class.

And we reinforce the notion that our net worth is equivalent to our worth as humans and our earning ability and economic status is our only inherent value —that capitalism equals contentment.

We need to repopulate the airwaves with shows like *Cheers* and *Roseanne*. Yes, they were comedies, but they were comedies that portrayed realistic lives of the working poor, and weren’t just created for our bemusement and mockery of “*white trash*” à la *Here Comes Honey Boo-Boo* or *Swamp People*.

Then maybe one day, we can turn on our TVs and laptops and see realistic portrayals of America’s poor, instead of them being satirized on *South Park*.

<http://everydayfeminism.com/2013/09/poor-people-in-the-media/>

Activité 1

Remettre les chômeurs au travail : à quel prix ?

Classe de Première

Montrez que le job center exerce sur les demandeurs d'aide sociale un contrôle social formel :

1. Le classement de Daniel Blake dans la bonne catégorie de bénéficiaire de l'aide sociale est un enjeu crucial pour lui : dans quelle catégorie est-il classé « par erreur » ? dans quelle catégorie devrait-il être classé compte-tenu de sa santé ?
2. Quel est le comportement attendu de la part des bénéficiaires de l'aide sociale s'ils sont chômeurs et aptes au travail ?
3. Quels sont les agents du contrôle social exercé sur les chômeurs ? Comment l'exercent-ils ?
4. Quelle est la principale sanction négative pour les chômeurs ne se conformant pas aux comportements attendus ?
5. Pourquoi Katie est-elle sanctionnée ? S'agit-il d'une déviance volontaire de sa part ?
6. Quels sont les principaux obstacles que rencontre Katie pour chercher et trouver un emploi ?
7. Quelles sont les difficultés auxquelles se heurte Daniel Blake pour se conformer aux attentes du « job center » ? Est-ce volontaire de sa part ?
8. Peut-on comprendre que Daniel et Katie ressentent ces contrôles et ces sanctions comme une forme d'humiliation ?



Classe de Terminale

On distingue habituellement dans les politiques de lutte contre le chômage des mesures dites actives et des mesures dites passives. Les premières visent à augmenter le niveau de l'emploi (création d'emplois publics, incitations à l'embauche, etc.) et à remettre les chômeurs en emploi (suivi des chômeurs, formation, etc.) ; les secondes visent à atténuer les conséquences sociales du chômage et à le rendre « supportable » (indemnisation, mesures visant à diminuer le taux d'activité ou à partager le travail).

9. Dans quel type de politique de l'emploi doit-on ranger l'attribution d'allocations et les mesures de contrôle social des chômeurs évoquées dans les questions précédentes ? Justifiez vos choix.

10. Sur quel raisonnement économique s'appuie le choix de rendre la situation des allocataires volontairement plus difficile que n'importe quelle autre situation d'emploi ? (on peut utiliser le document 1 et la notion d'incitation)

11. Ce choix ne rappelle-t-il pas d'autres mesures de lutte contre la pauvreté et le chômage menées autrefois en Angleterre ? Lesquelles ? (utilisez le document 1)



Activité 2

Comment lutter contre la pauvreté et l'exclusion ?

1. D'après les documents 2, 3 et 4, quel était le type d'État-Providence dont se rapprochait le plus le Royaume-Uni en 1945 ?
Qu'est-il devenu par la suite après les réformes des conservateurs ?
2. Recherchez ce qu'est la banque alimentaire. Qui peut y avoir recours ?
3. Expliquez le sentiment de honte que ressent Katie à l'issue de l'incident à la banque alimentaire.
4. Montrez en quoi les situations de Katie et Daniel illustrent parfaitement la notion de disqualification sociale énoncée par Serge Paugam dans le document 5.
5. Katie et Daniel font-ils partie du « précarier » ? Justifiez. (Document 6)
6. En quoi cela peut-il faire d'eux des citoyens de « seconde zone » ?





NB : Certains de ces documents peuvent être utilisés avant le visionnage du film, afin de présenter aux élèves quelques éléments historiques et contemporains sur la protection sociale britannique.

Document 1

« En Angleterre, les interventions publiques avaient permis la construction d'un véritable système de secours alimenté par une taxe obligatoire. En Angleterre encore, la scène politique pendant le premier tiers du XIXe siècle est animée par un grand débat pour ou contre l'abolition des poor laws, c'est-à-dire de la « charité légale » qui assure en principe un revenu minimal à tous les indigents. Et lorsque, portée par la critique des économistes, Malthus en tête, la tendance abolitionniste paraît l'emporter, c'est en fait un nouveau système public de secours que met en place la législation réformée en 1834. Système très dur, centré sur la workhouse, c'est-à-dire sur le travail obligatoire des indigents dans des conditions souvent inhumaines, mais système centralisé, national, qui se veut homogène, et qui est financé par des fonds publics. »

Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Fayard, Paris, 1995, p 217

« Il ne faut pas que ces travaux [offerts par la puissance publique] puissent entrer en concurrence avec les formes communes du travail, de sorte que, comme le dit l'Intendant de Poitiers en 1784, on a « pris soin de réduire les prix et de n'admettre à ce travail que les plus nécessiteux ». C'est le principe de less eligibility qui règne sans partage dans les politiques sociales (et pas seulement dans les sociétés préindustrielles) : les secours et allocations de ressources doivent toujours être inférieurs aux plus basses rétributions qu'un individu pourrait retirer d'une activité « normale ». Ainsi, pour entrer dans ce système, il faut soit être réduit à la plus extrême nécessité, soit y être contraint par une force extérieure ou par la peur. »

Robert Castel, id., p. 140

Document 2

Type d'État-Providence	État-Providence libéral	État-Providence conservateur-corporatiste	État-Providence social-démocrate
Principes de fonctionnement et mode de financement	<p>Repose sur la responsabilité individuelle</p> <p>Rôle essentiel du marché</p> <p>Encouragement des services privés</p> <p>Règles strictes et stigmatisantes, indemnités modestes</p> <p>Financement par l'impôt</p>	<p>Repose sur l'existence de caisses d'assurance sociale alimentées par un prélèvement assis sur le travail salarié</p> <p>Maintien des différences de statut</p> <p>Existence de minimas sociaux</p> <p>Financement par les cotisations sociales</p>	<p>Repose sur l'universalisme</p> <p>L'objectif est d'atteindre la plus forte égalité</p> <p>L'État joue un rôle puissant de redistributeur</p> <p>Prestations sociales élevées et proportionnées</p> <p>Financement par l'impôt</p>
Exemples de pays	États-Unis, Australie, Canada, Japon, Suisse	France, Allemagne, Autriche, Belgique, Italie	Finlande, Danemark, Suède, Norvège, Pays-Bas

D'après Gosta Esping-Andersen, *Les trois mondes de l'État-Providence, Essai sur le capitalisme moderne*, PUF, 1999



Document 3

Inspiré par les analyses de Beveridge, le programme du Parti travailliste en 1945 préconise la réalisation d'un « Welfare State » devant assurer le bien-être des citoyens « du berceau jusqu'à la tombe ». La Grande-Bretagne met ainsi en place les premières allocations familiales en 1945, l'assurance retraite, l'assurance chômage, les congés de maladie, et le National Health Service (service de santé publique garantissant la gratuité des soins pour tous) l'année suivante. Elle s'assure du plein emploi de sa population par une relative mainmise de l'État et des syndicats sur l'activité.

À partir des années 1960, le Welfare State commence à être largement critiqué. Les travaillistes en dénoncent les insuffisances et réclament une réforme de l'éducation allant dans le sens d'un « collège unique » tout en mettant en cause l'indigence qui survit. Mais c'est surtout à droite que l'on critique la logique des prestations sociales et la dérive financière d'un système extrêmement coûteux.

En 1979, Margaret Thatcher arrive au pouvoir et dit vouloir faire évoluer profondément l'État-providence vers « une prise en main par chaque individu de sa situation ».

Source : article *État Providence*, www.wikipedia.org
https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tat-providenc#Au_Royaume-Uni

Document 4

Le régime général britannique de protection sociale comprend les assurances maladie-maternité, vieillesse, invalidité et survivants, accidents du travail-maladies professionnelles et chômage, et sert des prestations familiales sous conditions de ressources. Certaines prestations sont servies au titre de la résidence et d'autres au titre d'une activité professionnelle.

La couverture de ces risques repose principalement sur les cotisations sociales versées par les assurés et les employeurs permettant ainsi l'attribution de prestations contributives de sécurité sociale qui sont généralement forfaitaires.

Il existe également de nombreuses prestations non-contributives financées par l'impôt. Elles servent essentiellement à aider les personnes en situation de précarité.

Source : *Le régime britannique de sécurité sociale*, site du CLEISS, http://www.cleiss.fr/docs/regimes/regime_royaumeuni_s.html



Document 5

[...] Dans le processus de disqualification sociale que j'ai décrit et analysé dans mes travaux, on peut souligner la double dimension de la perte d'un certain nombre de protections et d'une certaine insécurité économique et sociale, du fait de ne plus avoir un emploi stable par exemple, du fait d'avoir rompu avec un certain nombre des membres de sa famille, et de ne plus pouvoir compter sur une protection sociale universelle. Mais cela n'est pas tout. En même temps, une personne en situation de pauvreté voit sa position menacée dans la société en général. Le statut qui la caractérise est un statut qui correspond finalement à la dernière strate de la société. La personne pauvre est désignée socialement comme appartenant à un ensemble social que d'aucuns considèrent comme extrêmement dévalorisant, et peut-être même que certains caractériseraient comme étant le produit d'une certaine incompetence, d'une irresponsabilité sociale, parfois même de la paresse. C'est cette double dimension, celle liée au fait de manquer d'appui et d'être vulnérable du point de vue de la protection que l'on peut avoir, mais aussi d'être sous un regard méprisant mettant en relief son inutilité, qui caractérise le processus de disqualification sociale.

Source : Entretien avec Serge Paugam, *La Vie des idées*, mai 2008



Document 6

[...] En dessous des prolétaires, une nouvelle classe a fait son apparition, le prolétariat précaire, ou « précaire ». Ceux qui appartiennent à cette classe enchaînent les petits boulots temporaires, les stages de formation, les contrats à court terme, les contrats zéro heure, les emplois pseudo-indépendants, etc. Ils ne peuvent enrichir leur vie d'aucun « récit », qu'il soit d'entreprise ou professionnel. Ce phénomène est accentué par des plates-formes comme Uber ou Handy, qui sont en train de créer une économie de « conciergerie », tandis qu'Amazon Mechanical Turk, Upwork et d'autres marchés de micro-tâches en ligne tirent avantage d'un gisement d'emplois mondial qui pousse les salaires de tous vers le bas.

Les personnes appartenant au précaire doivent par ailleurs effectuer un gros travail non rémunéré autour de l'emploi : solliciter en permanence une embauche, multiplier les formations, surfer sans relâche sur les réseaux, faire la queue et remplir d'innombrables formulaires pour obtenir des allocations publiques.

Ce précaire dépend en majeure partie de salaires nominaux orientés à la baisse, volatils et imprévisibles, et se trouve privé d'avantages non salariaux tels que les congés payés, les congés maladie et les retraites, flirtant en permanence avec un endettement insoutenable.

Pour la première fois dans l'histoire, des millions de personnes, qui sont théoriquement des citoyens, perdent ainsi certains droits définissant leur citoyenneté, dont l'accès aux allocations publiques fondées sur ces droits. Ils sont devenus des quémandeurs.

Source : « Le prolétariat précaire est anxieux, dépourvu d'objectifs et en colère » *Le Monde Économie*, 13 avril 2016, Guy Standing (Cofondateur du Basic Income Earth Network, professeur d'économie à la School of Oriental and African Studies, université de Londres)





Activité Enseignement Moral et Civique

Débat : Pour ou contre un revenu universel ?

En vous fondant sur le document suivant et vos propres recherches, et en utilisant la méthode pour mener un débat disponible sur le site sesame.apses.org*, organisez un débat dans la classe :
Pour ou contre un revenu universel ?

*Sur la page d'accueil du site, *Menu > Méthodes > Vers le bac > Réussir un débat.*
http://sesame.apses.org/index.php?option=com_content&view=article&id=84&Itemid=235

sesame.apses.org



Le revenu universel, généalogie d'une utopie

Les Suisses ont rejeté, dimanche 5 juin, le projet de création d'un « revenu de base universel et inconditionnel ». Cette petite révolution n'aura pas lieu : chaque citoyen suisse, actif ou inactif, SDF ou banquier, jeune ou âgé, aurait reçu un revenu versé par l'Etat. En Finlande et au Québec, les gouvernements ont engagé une consultation pour étudier la faisabilité d'une telle mesure. En Italie, elle est défendue par le mouvement 5 Stelle (« cinq étoiles »).

En France, en revanche, aucun parti n'a inclus cette question dans son programme – même si le PS y consacre une large place dans ses « Cahiers de la présidentielle » et les écologistes se sont exprimés à 70 % en faveur de la mesure. (...) Pourtant, l'idée du revenu universel fait florès sur le Net et dans les médias.

C'est une rupture complète avec le dogme selon lequel seul le travail peut procurer un revenu

Elle a le mérite de s'exprimer simplement : il s'agit de verser à chaque individu, de sa naissance à sa mort et quelle que soit son activité, un revenu suffisant pour satisfaire ses besoins élémentaires, avec pour objectif d'éradiquer la pauvreté. Mais elle a l'inconvénient d'avoir deux arbres généalogiques. L'un se situe dans la tradition communiste : tout individu participant, d'une façon ou d'une autre, à la création de la richesse commune, celle-ci doit être partagée entre tous et distribuée à chacun selon ses besoins.

L'autre appartient à la tradition libérale : chaque individu doit pouvoir affronter les aléas de l'existence en partant d'une même base, quelle que soit sa naissance ; c'est son mérite personnel qui fera le reste. Dans les deux cas, cependant, c'est une rupture complète avec le dogme moral et économique qui prévaut depuis des siècles, selon lequel seul le tra-

vail (ou un prélèvement sur le travail) peut procurer un revenu. Les tenants de la première tradition (...) sont aujourd'hui les partisans d'un « revenu d'existence », légitimé par le fait que la richesse est (...) le résultat du travail collectif et de l'inventivité des générations successives. Il est aussi légitimé par le fait qu'une bonne partie de l'activité humaine indispensable à la société – par exemple, le travail domestique, encore assumé en grande partie par les femmes, ou la solidarité associative – ne trouve pas de rémunération sur le marché du travail tel qu'il fonctionne dans l'économie capitaliste.

(...) Le Mouvement français pour le revenu de base, soutenu par des ONG engagées dans la lutte contre la pauvreté, comme Emmaüs et ATD Quart Monde, (...), a inspiré en France la création du revenu minimum d'insertion (RMI), puis du revenu de solidarité active (RSA) et, enfin, de l'actuelle prime pour l'emploi.

(...) Une variante de cette filiation « communiste », plus radicale et incarnée par le philosophe André Gorz (1923-2007), l'un des inspirateurs de l'écologie politique, considère le « revenu d'autonomie » comme le moyen de s'affranchir de l'aliénation du travail imposée par le capitalisme.

Le revenu de base devient ainsi le moyen de refuser les emplois sous-payés ou privés de tout sens social (ceux que l'anthropologue américain David Graeber appelle les « bullshit jobs », littéralement « les emplois de merde »), pour pouvoir vivre d'activités socialement utiles, mais que le marché ne rémunère pas forcément (par exemple, le travail associatif). Il permettrait aussi, notait le philosophe Michel Foucault (1926-1984), qui en était partisan, de se libérer du contrôle social étatique et stigmatisant attaché à la vérification des « droits sociaux » – un « bénéfice secondaire » d'ailleurs également mis en avant par... les libéraux !

Les partisans de la tradition libérale, eux, invoquent l'écono-



miste, lui aussi américain, Milton Friedman (1912-2006). Dans *Capitalisme et Liberté* (1962), celui qui fut l'inspirateur des politiques ultralibérales de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan proposait, pour éradiquer la pauvreté, que tout individu, riche ou pauvre, se voie octroyer un « crédit d'impôt », dont le montant correspond au minimum vital. Ceux dont le revenu est élevé contribuent, par un impôt « positif », à financer un versement en « cash » (impôt « négatif ») à ceux dont le revenu est inférieur à ce minimum.

(...) La diversité idéologique de ceux qui le défendent n'empêche cependant pas le revenu de base d'être abondamment critiqué. Qu'elle soit soutenue par les pourfendeurs de l'aliénation du travail ou par ceux de l'inefficacité de l'Etat-providence, l'idée reste souvent taxée d'irréalisme, voire soupçonnée de masquer des intentions malignes.

Pour certains de ces opposants, généralement classés à gauche, il s'agirait en réalité de démanteler la Sécurité sociale. Une aubaine pour les patrons, en somme. « C'est la porte ouverte aux jobs à 1 €, à l'ubérisation généralisée, chacun tentant de compléter ce revenu de base (ou plutôt de survie) par quelques prestations pas trop chères », écrivent Denis Clerc et Michel Dollé, économistes et coauteurs de *Réduire la pauvreté*, un défi à notre portée (Les Petits Matins, 200 p., 14 €). (...) Au risque, souligne l'économiste Jean-Marie Harribey, ancien président d'Attac, de voir se renforcer la dualité du marché du travail entre précaires et salariés « installés ». A ces objections, Philippe Van Parijs répond que le revenu de base accroîtrait au contraire le pouvoir de négociation de ceux qui en ont le moins sur le marché du travail, et forcerait les entreprises à améliorer les salaires ou les conditions de travail des emplois les moins attractifs.

D'autres opposants, plutôt à droite, dénoncent un retour des « partageux » prônant la distribution à tous des richesses

créées par l'esprit d'entreprise de certains. Ils vilipendent une généralisation de l'assistantat – c'est la fameuse figure emblématique du « surfeur de Malibu », qui fait le choix de se contenter du revenu de base pour pratiquer son hobby... Ils anticipent également un « appel d'air » massif pour l'immigration, venue profiter de la « manne ».

Certains économistes, sceptiques face à une proposition qu'ils jugent généreuse mais utopique, prédisent que « l'économie se vengera » : ils dénoncent « les effets de substitution », c'est-à-dire, faute d'incitation, l'abandon d'activités potentiellement innovantes et génératrices de richesse, ce qui entraînerait un appauvrissement global de la société.

(...) Le Mouvement français pour le revenu de base est en train de préparer un épais « livre blanc » dans lequel toutes les hypothèses sont passées en revue, évaluées financièrement et budgétées une par une, recensant les gagnants et les perdants, présentant les filiations idéologiques, et donc les objectifs propres à chacune d'entre elles. Mais il n'est pas certain que ce travail de mise à plat suffira à faire passer le revenu de base du statut d'utopie à celui de proposition centrale de l'un des candidats à l'élection présidentielle de 2017.

Source : « Le revenu universel, généalogie d'une utopie », *Le Monde Idées*, 21 avril 2016 - Mis à jour le 05 mai 2016, Antoine Reverchon

Carte interactive des pays qui ont mené une expérimentation sur le site du monde :

http://abonnes.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/06/05/carte-le-revenu-universel-et-ses-experimentations-dans-le-monde_4936892_4355770.html?xtmc=revenu_universel&xtcr=8

Bibliographie

Gosta Esping-Andersen, *Les trois mondes de l'État-Providence, Essai sur le capitalisme moderne*, PUF, 1999

La disqualification sociale, essai sur la nouvelle pauvreté, Serge Paugam, Paris, PUF, 1991

Le salarié de la précarité, les nouvelles formes de l'intégration professionnelle, Paris, PUF, 2000

Les métamorphoses de la question sociale, une chronique du salariat, Robert Castel, Fayard, 1995

Filmographie

It's a Free World, 2008, un film de Ken Loach : après avoir perdu son emploi, une jeune femme crée une agence de recrutement avec sa colocataire : elle se met rapidement à placer des travailleurs sans-papiers tant la tentation est grande de profiter de la situation.

L'Esprit de 45 (Spirit of '45), 2013 : Documentaire sur la victoire du Parti travailliste de Clement Attlee en 1945, et les avancées sociales qui ont suivi, jusqu'à leur écrasement par les victoires conservatrices.

La Loi du marché, 2015, un film de Stéphane Brizé : Thierry Taugourdeau, la cinquantaine, a perdu son travail d'ouvrier. Pris à la gorge, il accepte un poste de vigile dans un supermarché. Il est bientôt confronté à des situations difficiles...

Sitographie

[Insee.fr](http://insee.fr)

[Inegalites.fr](http://inegalites.fr)

pole-emploi.fr

Une petit vidéo sur le revenu universel :

<http://dessinemoileco.com/le-revenu-universel-est-ce-une-bonne-idee/>

